

Texte d'Ahmed Kalouaz

Correspondances Incorruptibles 2019/2020

L'histoire avait bien commencé sur les rives du lac d'Annecy. C'était une époque lointaine où l'on se disait que le printemps allait arriver, nous faire voguer sur l'onde claire. Nous parlions peut-être de neige, et de mots qui glissent sur les pages sous le regard des montagnes. Insouciants, nous avons ri, beaucoup ri il me semble. Le monde tournait bien, et son refrain chaque matin, revenait à nos oreilles. Chargé de projets, de cadeaux, d'envies. Au loin, sur les sommets la neige avait laissé quelques traces de son manteau d'hiver. Bientôt les marmottes allaient pouvoir siffler là-haut vers le Semnoz, et de l'autre côté sur les Glières. Je crois avoir raconté aux uns, que j'aimais ces lieux pour les avoir foulés quelques fois.

Les élèves facétieux mais studieux me ramenaient toujours à l'écriture. Ce fameux temps que l'on pouvait passer à gratter le papier, à se torturer les méninges. L'écriture n'est pas un acte de torture. J'ai répété cela plusieurs fois. Mais pour certains, au bord du lac comme ailleurs dans le Bessin, la lecture pouvait en être une autre. Nous nous racontions l'histoire des pages d'un livre que certains découvraient, ignorants ces contrées lointaines d'Amérique, le monde de la boxe, le racisme. Je savais que ces pages n'étaient pas faciles à lire, qu'il ne fallait pas être distrait pour aller jusqu'au bout. J'avais en fin d'hiver, ainsi revisiter la Haute Savoie, des souvenirs que j'en gardais. Mes bagages étaient prêts pour aller battre la campagne ailleurs, en Bretagne, dans le Nord, en bord de mer. Et retrouver, même en photo des villes que je connaissais déjà. Comme Bayeux par exemple, où le matin d'un autre printemps j'avais traversé le Jardin de Salomé, aperçu sur des ronds-points des chars de l'ancienne, ancienne guerre. Jamais la dernière pourtant. Au mois de juin, des vieux messieurs très vieux à présent, se réunissent encore pour évoquer la Bataille de Normandie. Tout au long de l'année, Bayeux a des accents d'Amérique.

Et un soir, en allumant la télévision, j'ai entendu le président nous dire : C'est la guerre. J'ai regardé par la fenêtre, pour voir si de nouveaux chars arrivaient par l'avenue, jeté un œil vers le ciel pour essayer d'apercevoir des avions. J'ai même couru jusqu'à ma baignoire, de peur d'y découvrir un sous-marin... Le président, bien coiffé, a répété : C'est la guerre. Demain vous resterez chez vous.

Des enfants, dans leur cuisine, en train d'avalier la dernière cuillère de purée, ont dit : Mais combien de temps maman ? On va rester chez nous ?

Les parents ne savaient pas répondre. Et même en demandant aux vieux très vieux soldats de l'ancienne guerre, personne ne savait répondre. Une petite fille a tiré sur le pantalon de son père : C'est une guerre nouvelle papa ?

Mais le papa ne savait pas répondre non plus.

Par la suite, plus aucun voyage, aucune embrassade, il fallait se toucher le coude, ne plus se moucher même avec le coude, se tenir loin, presque ne plus se regarder. Dès fois que les microbes nous sauteraient dans les yeux.

C'était comme une guerre, mais on avait le droit de vider les boites de Nutella, de manger des chips devant la télé, de boire des canettes de...

Et de lire des livres aussi.

Puis un jour, on a un peu enlevé les masques, on a un peu repris le chemin de l'école et du collège. Retrouvé ceux qui avaient trop profité des calories, ceux qui avaient failli mourir d'ennui.

Une autre fois, peut-être, l'écrivain ira jusqu'à eux. Et nous pourrons parler de cette année particulière. De ce printemps qui n'a pas existé. Mais aussi des beaux sourires que j'ai imaginé derrière l'écran du petit cinéma de l'ordinateur.

LES INCORRUPTIBLES

LE PREMIER PRIX LITTÉRAIRE DÉCERNÉ PAR DES JEUNES LECTEURS